Pour autant, un connecteur argumentatif complexe et néanmoins à la mode

René Rivara

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/267>

DOI : 10.4000/ml.267

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 123-137

Référence électronique

René Rivara, « *Pour autant*, un connecteur argumentatif complexe et néanmoins à la mode », *Modèles linguistiques* [En ligne], 57 | 2008, mis en ligne le 26 février 2013, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/267> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.267>

***Pour autant*, un connecteur argumentatif complexe et néanmoins à la mode**

René Rivara

L'évolution de la langue se manifeste, on le sait, de façon beaucoup plus visible par l'apparition d'éléments lexicaux que par tout autre phénomène, notamment grammatical. Outre les emprunts lexicaux, nombreux à l'époque actuelle, elle apparaît aussi parfois, sur une période assez brève, par les variations de la fréquence d'emploi d'un élément linguistique, le plus souvent de type lexical. Un exemple assez remarquable est celui du mot *opportunité*, qui a acquis une fréquence extrême et toute nouvelle, provoquée ou, en tout cas, accompagnée par un déplacement de sens associé à un emprunt : « opportunité » signifie maintenant, dans la majorité des cas, « occasion », ce qui est le sens de l'anglais *opportunity*.

Il arrive cependant qu'un élément d'une langue qui relève de la grammaire plutôt que du lexique soit affecté par un phénomène analogue, et acquière une fréquence d'emploi nouvelle, accompagnée ou non d'un déplacement sémantique. On sait que, depuis le développement de la pragmatique linguistique, précisément de la théorie de l'argumentation, il est devenu habituel d'admettre une catégorie de « connecteurs argumentatifs », et de tenter de définir précisément les propriétés spécifiques de chacun d'eux. La fonction de connecteur argumentatif n'appartient pas à une classe syntaxique définie ; on sait qu'elle est assurée par des conjonctions de coordination (*mais, or, donc, car*, etc.), de subordination (*bien que, puisque*, etc.) ou des adverbess (*néanmoins, cependant, décidément, finalement*, etc.).

1. *Pour autant*, sa syntaxe et la concession

L'objet du présent travail est l'étude d'un connecteur argumentatif, *pour autant*, dont on peut admettre d'emblée qu'il faut le ranger dans la classe des connecteurs concessifs (*mais, pourtant, cependant, toutefois, bien que*, etc.). Ces connecteurs ont fait l'objet d'études nombreuses, particulièrement celle de Ducrot et Anscombe (1979, 1981, 1982) et de théoriciens de l'Ecole de Genève (voir notamment les *Cahiers de linguistique française*, 1982 et 1983). Ces travaux manifestent un consensus assez large d'une part sur les concepts de base de la théorie de l'argumentation (argument, conclusion argumentative, force et orientation argumentative,

connecteur, etc.), et d'autre part sur l'existence d'un phénomène de concession et d'un ensemble de connecteurs oppositifs, instruments indispensables de la concession. Un exemple emprunté à Moeschler (1982, p. 26) suffira ici pour illustrer ce phénomène de concession :

Il est gentil	<i>mais</i>	tout le monde le déteste
	<i>pourtant</i>	

Il est frappant qu'un seul de cet ensemble de connecteurs ne soit évoqué que dans une seule étude (Anscombe, 1983) ; il s'agit de *pour autant*, qui retiendra ici notre attention, et qui mérite un intérêt particulier.

Le lecteur des textes modernes peut aisément penser que *pour autant* n'est apparu dans le discours français qu'à une époque récente, il y a deux ou trois décennies. Grévisse (1961, p. 996), tout en signalant d'un mot que l'expression est « ancienne », remarque ainsi qu'elle n'apparaît pas « dans les dictionnaires du français moderne, sauf dans Robert et le Grand Larousse encyclopédique », et qu'elle est « très vivante dans l'usage actuel ». Sa fréquence d'emploi actuelle peut même sembler étonnante, notamment dans certains types de discours. Si on le remarque beaucoup plus dans les textes écrits qu'à l'oral, encore faut-il préciser qu'il relève d'un registre de langue au moins moyen, et souvent soigné : il apparaît surtout dans des articles et ouvrages d'information générale (politique, économie, problèmes de société, etc.). On l'entend aussi à l'oral dans des discussions, entretiens, controverses qui ont également une certaine tenue, et traitent de ce même type de sujets. On pourrait ainsi lire, et peut-être entendre, un énoncé comme le suivant :

Une quarantaine d'utilisateurs ont été identifiés ; pour autant, tous n'ont pas pu être ciblés.

Cet exemple illustre une propriété très remarquable du connecteur *pour autant* : l'énoncé qu'il introduit contient une *négation*, et ce n'est pas là un fait de hasard. Malgré un petit nombre de contre-exemples que nous expliquerons, on peut poser comme une règle de son fonctionnement que *pour autant* exige une négation dans l'énoncé auquel il appartient ou, plus précisément, que cet énoncé n'est jamais assertif positif. On observe ainsi l'inacceptabilité de :

** Demain il sera peut-être trop tard ; il faut pour autant poursuivre nos efforts.*

Cette exigence d'un contexte qui ne soit pas une assertion positive est un phénomène connu, mais parmi les connecteurs argumentatifs, il semble caractériser *pour autant*. On appelle, on le sait, « éléments à polarité négative » des expressions telles que « le moindre (effort) » ou « lever le petit doigt » qui sont soumis à cette contrainte :

<i>Il n'a pas fait le moindre effort</i>	pour me venir en aide
<i>Il n'a pas levé le petit doigt</i>	
<i>*Il a fait le moindre effort</i>	pour me venir en aide
<i>*Il a levé le petit doigt</i>	

Si donc on a de bonnes raisons de classer *pour autant* parmi les connecteurs concessifs, on doit admettre d'emblée qu'il se distingue parmi eux par au moins une propriété cruciale. Il en possède d'autres, qui seront analysées plus loin. A l'appui de cette interprétation, nous rappellerons brièvement les propriétés fondamentales généralement admises du phénomène de concession, et nous confronterons *pour autant* avec le connecteur concessif le plus largement étudié, le coordonnant *mais*.

*

* *

En théorie de l'argumentation, « concession » ne désigne jamais qu'un *ensemble* de deux énoncés et le lien qui construit cet ensemble. Sans pour autant utiliser le concept d'argument, encore moins développer une théorie de l'argumentation, la grammaire traditionnelle fait un emploi parfaitement approprié du terme « concessif » quand elle parle de « subordonnées concessives ». C'est alors l'association d'une principale et d'une subordonnée qui constitue un « ensemble concessif ».

Il est remarquable que l'exploration du phénomène argumentatif de concession se soit développée non pas à partir d'un *acte de langage* de concession, attribué à un énoncé performatif du type de « Je (vous) concède que... », mais à partir des connecteurs argumentatifs concessifs, et singulièrement à partir de celui qui est sans doute le plus usité, à savoir *mais*, très fréquent dans la conversation quotidienne, mais que l'on retrouve, à l'écrit et à l'oral, dans des textes de tous les registres (du familier au cérémonieux) et tous les niveaux (du substandard au cultivé). De l'étude de R. Lakoff (1971) à celles des théoriciens français (Ducrot, Anscombe) et des linguistes de l'Ecole de Genève, *mais* et le *but* anglais ont suscité des études nombreuses, souvent associées à celle d'autres connecteurs concessifs.

Pour décrire et expliquer le comportement remarquable de *pour autant*, justifier et préciser son statut de connecteur concessif, nous le confronterons d'abord avec *mais*, considéré comme un modèle de référence.

2. Les deux *mais* argumentatifs

a) *Mais* dans le « carré argumentatif »

Des études déjà anciennes ont montré la variété et la richesse des emplois de *mais*. Elles ont considérablement élargi la conception traditionnelle de *mais*, longtemps décrit simplement en termes syntaxiques (c'est une « conjonction de coordination ») et sémantique (c'est un marqueur d'« opposition »). Un article d'Anscombe et Ducrot (1977) a d'abord distingué deux *mais* en français, dont l'un, le plus important, est dénommé « argumentatif ». C'est donc dans un cadre pragmatique que l'essentiel du rôle de *mais* dans le discours doit être étudié : il s'agit, certes, d'un coordonnant, mais sa fonction fondamentale est d'être un *marqueur argumentatif*, que le concept d'« opposition » est loin de caractériser suffisamment.

La richesse et la complexité des emplois de *mais* sont soulignés dans un article de Ducrot (1980), où on lit que, malgré les travaux déjà consacrés à *mais*, les linguistes ne sont pas encore en mesure de rendre parfaitement compte de toutes les occurrences de *mais*. Ducrot considère néanmoins, à cette date, que les bases d'une théorie correcte de ce connecteur sont solidement établies. Dès 1973, dans une étude consacrée au fonctionnement argumentatif de *mais*, il avait, par là même, proposé une première définition du phénomène de concession. Considérant des énoncés du type suivant :

Mon fils est intelligent, mais il ne travaille pas.

Ducrot explicitait la fonction de *mais* au moyen de la paraphrase révélatrice :

« A *mais* B » doit être décrit comme :

« A ; tu as tendance à tirer de A une certaine conclusion r ; il ne le faut pas, car B, aussi vrai que A, suggère la conclusion non-r ».

Appliqué à l'exemple ci-dessus, ce schéma explicatif donne le résultat suivant : « de A (*mon fils est intelligent*) tu pourrais tirer par exemple la conclusion argumentative qu'il réussira à l'examen qu'il prépare ; mais de B (*il ne travaille pas*) on peut tirer la conclusion inverse, qui est la bonne ».

L'énoncé complexe est donc composé de deux assertions A et B, qui sont posées toutes deux. Son sens global est déterminé par *deux faits* : d'une part *mais* signale une opposition entre les deux assertions qu'il relie ; d'autre part en vertu des propriétés de la coordination, l'ordre linéaire présente B, le deuxième énoncé, comme déterminant. Il est plus « fort » que A non pas en tant qu'assertion, mais dans l'optique argumentative déclenchée par la présence de *mais* : B a une *force argumentative* plus grande que celle de A, et c'est la conclusion qu'on en tire qui est présentée comme vraie. Ce n'est pas la valeur de vérité de A et

B qui entre ici en jeu (toutes deux sont présentées comme vraies), mais c'est une *autre propriété fondamentale des assertions*, leur force argumentative dans un contexte énonciatif donné. Cette propriété cruciale des énoncés est le fondement de la théorie de l'argumentation.

Si on appelle *ensembles concessifs* les énoncés de la forme *A mais B* semblables à l'exemple ci-dessus, on peut proposer le schéma explicatif ci-dessous pour représenter leur fonctionnement argumentatif :

Ce schéma – qui a été appelé « *carré argumentatif* » (Moeschler, 1982, p. 14) met en évidence le fait que – dans cet emploi de *mais* – les conclusion *r* et *non-r* sont *extérieures* à l'énoncé : aucune des deux n'est explicitée par lui, et il faut donc, pour que l'énoncé remplisse sa fonction dans le discours, qu'elles soient présentes dans le *contexte*, ou du moins suggérées par lui avec une précision suffisante.

J'ai appelé cet emploi de *mais* le « *mais de relation indirecte* » (Rivara, 1981), entendant par là que, dans *A mais B*, A et B sont certes en relation d'opposition, mais que cete opposition ne s'établit que par l'intermédiaire des conclusions contradictoires *r* et *non-r*, extérieures à l'énoncé.

La fonction des assertions A et B qui constituent l'ensemble argumentatif mériterait une analyse minutieuse, dont d'ailleurs on ne peut être sûr qu'elle conduirait à un principe interprétatif de valeur générale. Toutes deux sont bel et bien assertées : du point de vue de la sémantique classique, elles prétendent toutes deux fournir une image vraie d'un secteur de la réalité. Mais d'autre part, ce n'est pas là leur objectif principal : c'est leur valeur argumentative qui importe le plus, si l'on considère, comme il convient, que la fonction de l'énoncé complexe est de présenter comme vraie la conclusion *non-r* de l'énoncé B – qui, dans la plupart des cas, restera implicite. Le statut logique des deux assertions A et B apparaît ainsi très complexe, voire paradoxal : leur vérité n'est pas mise en cause, mais elle est en même temps, présentée comme secondaire, puisque ce sont leurs conclusions argumentatives qui importent et qui, dans le cas général, vont assurer la continuité thématique du discours. Le statut de l'assertion A est particulièrement remarquable : A est un *argument* pour la conclusion *r*, mais il est aussi un *contre-argument* pour *non-r*, objet principal de l'énoncé complexe, et il est donc en dernière

analyse un *contre-argument insuffisant*. On pourrait s'interroger sur l'impact de cette faiblesse argumentative de A sur le *degré*, ou le *type de vérité* qu'il est censé porter. L'énoncé A des ensembles argumentatifs est volontiers introduit par le marqueur *certes*, lui-même porteur d'une sorte de paradoxe : fondamentalement marqueur assertif, signalant une certitude ou au moins un acquiescement, il devient, dans un ensemble (*Certes*) A, *mais* B, le marqueur d'une sorte de *faiblesse* de l'assertion A, son insuffisance argumentative. La vérité de principe de l'assertion A est, beaucoup plus nettement encore, mise en péril lorsque A renferme un marqueur de modalité dubitative, tel que *peut-être* :

Mon fils est peut-être intelligent, mais il ne travaille pas.

Le fait que l'énoncé A d'un ensemble concessif *A mais B* soit présenté comme une simple assertion que le destinataire croit valide et prend en charge, ou comme une assertion de modalité dubitative n'est donc pas nécessaire au fonctionnement de l'énonciation concessive, qui vise à argumenter en faveur de la conclusion *non-r* de B. Que A soit présenté comme « vrai » ou simplement « possible » sa conclusion argumentative *r* n'en est pas affectée : elle est de toute façon *évoquée* par l'énoncé A, et peut dès lors être l'objet d'une dénégation, ce qui est la fonction de l'ensemble concessif.

Ce statut énonciativement incertain du premier énoncé d'un ensemble concessif mérite en fait une étude plus poussée. On ne peut l'analyser exhaustivement sans préciser son caractère *polyphonique*. Les paraphrases du type de celles que Ducrot propose pour les ensembles concessifs font déjà apparaître la dualité essentielle qui affecte le premier énoncé : dans *A mais B*, A est asserté (parfois avec une modalité d'incertitude) par l'énonciateur, mais il est clair qu'il représente aussi une vérité admise (parfois antérieurement déjà assertée) par le destinataire, et c'est ce fait qui déclenche la réaction critique de l'énonciateur. En proférant A, celui-ci évoque et parfois répète un fragment du discours du destinataire, ce qui apparaît ainsi comme une concession de sa part, d'où l'emploi du terme linguistique de « concession ». A représente ainsi deux points de vue : celui du destinataire, qui est *premier* chronologiquement et par sa fonction dans l'ensemble concessif, et celui de l'énonciateur qui réasserte, parfois sur le mode dubitatif, un point de vue explicité ou non dans le contexte, attribué au destinataire, dont il va critiquer la valeur argumentative.

La stratégie rhétorique caractéristique de la concession est ainsi que l'énonciateur, pour critiquer la portée d'un point de vue de son adversaire, commence par le reprendre à son compte comme une vérité établie ou

simplement possible, pour en rejeter ensuite la valeur argumentative. L'énoncé A de *A mais B* exprime donc le point de vue des deux énonciateurs en présence et il est par là un exemple du phénomène de polyphonie dont Bakhtine (1977) a montré l'importance. La polyphonie, qui a elle-même des formes multiples, manifeste ce que J. Authier (1982) a appelé l'« hétérogénéité » du discours, laquelle peut être « montrée » (par exemple par des guillemets) ou « constitutive », c'est-à-dire essentielle à un type de discours. C'est le cas du discours rapporté (indirect ou indirect libre) (Rivara, 2000, p. 137), où la « voix » de l'énonciateur rapporte les propos ou pensées d'un autre locuteur, en les reformulant dans le cas du discours indirect, ou, dans le discours indirect libre, comme une sorte de porte-parole, en reprenant exactement les mots de l'énoncé rapporté. L'hétérogénéité est encore constitutive dans le premier énoncé d'un ensemble concessif de forme *A mais B* ou *A ; pour autant non-B*. La présence, virtuelle ou actuelle, de *certes* ((*Certes, A, mais B*) marque clairement qu'en assertant A, l'énonciateur indique qu'il adhère au point de vue, attribué au destinataire ou explicité par lui : l'hétérogénéité de A est bien constitutive du phénomène de concession.

b) *Mais et pour autant* dans le « triangle argumentatif »

Dans un carré argumentatif concessif, *mais* apparaît comme seul connecteur possible : la substitution de *pour autant* à *mais* fait naître un énoncé anormal ou, dans le meilleur des cas, étrange. Ainsi :

?? *Mon fils est intelligent ; pour autant, il ne travaille pas.*

Cet énoncé ne semblerait naturel que si l'intelligence d'un candidat à un examen pouvait, dans le contexte de l'énonciation, être considérée comme une raison de penser qu'il ne travaille pas, c'est-à-dire comme un *argument* en faveur de l'idée qu'il ne travaille pas. Dans le contexte culturel qui est le nôtre, une telle déduction argumentative paraîtrait étrange.

Nous montrerons ci-dessous que, dans un ensemble argumentatif de structure différente, *pour autant* peut facilement être substitué à *mais* : il s'agit du *triangle argumentatif* que Moeschler et de Spengler (1982, p. 16) appellent « *triangle de la concession logique* » et, pour lequel j'ai parlé de « *mais de relation directe* » (Rivara, 1981).

Reprenons en effet l'exemple déjà cité, traduit de l'exemple anglais de R. Lakoff (1971) :

Jean est grand, mais il ne joue pas bien au basket-ball.

Ici, le premier énoncé (A) constitue un contre-argument non pas à la conclusion du deuxième énoncé (B), mais à *B lui-même*. B est alors asserté en dépit de la valeur argumentative de A, qui est par là présentée comme *insuffisante*. Le schéma explicite est le suivant :

L'opposition entre A et B a une forme très différente de celle qu'on observe dans le « carré argumentatif » : la conclusion r de A se trouve être niée explicitement non par la conclusion de B, mais par B lui-même. A *mais* B peut ici être paraphrasé ainsi :

A ; tu pourrais tirer de A la conclusion non-B, mais B est vrai tout de même.

Ce « *mais* de relation directe » apparaît donc dans un ensemble concessif très différent du précédent. Malgré la formulation approximative du titre du présent paragraphe, il n'y a pas vraiment lieu de postuler *deux mais* argumentatifs, mais *deux fonctionnements* d'un même marqueur. Dans *A mais B*, *mais* est toujours un marqueur d'opposition entre ce qui le précède et ce qui le suit. C'est le choix de A et B qui détermine la structure de l'ensemble concessif : si l'énonciateur, ayant « choisi » un certain A, choisit ensuite un énoncé B qui nie directement la conclusion de A, nous sommes en présence d'un *triangle argumentatif*.

Dans ce schéma concessif, et lui seulement *pour autant* présente la propriété cruciale de pouvoir se substituer à *mais*, ou s'associer à lui. On peut avoir :

Jean est grand, mais il ne joue pas bien au basket-ball.

Jean est grand ; pour autant, il ne joue pas bien au basket-ball.

Jean est grand, mais il ne joue pas bien au basket-ball pour autant.

La relation de *pour autant* à *mais* apparaît ainsi tout à fait remarquable, sinon exceptionnelle. On constate en effet que ces trois énoncés complexes, qui utilisent soit *mais*, soit *pour autant*, soit les deux associés, sont globalement équivalents : construits sur la même paire d'énoncés, ils établissent entre eux la même relation d'opposition concessive : le premier énoncé apparaît comme un contre-argument insuffisant à la validité du second, assertion dominante qui nie explicitement la conclusion argumentative du premier. *Pour autant* a ainsi pour fonction, dans un « triangle concessif », soit de se substituer à *mais*, soit de s'associer à lui.

Malgré l'équivalence globale des trois configurations, – il y a « concession » dans chacune –, *pour autant* marque une opération complexe de sémantique argumentative qui donne naissance à un type d'ensemble concessif original, lequel appelle une analyse détaillée.

3. *Pour autant* : la concession explicitée ou la consécution interdite

Une confrontation systématique des triangles concessifs construits les uns au moyen de *mais*, les autres au moyen de *pour autant* (seul ou associé à *mais*) permet de mettre au jour les quatre propriétés qui caractérisent *pour autant* et expliquent l'opération concessive spécifique qu'il accomplit.

- **1^{ère} propriété** : *pour autant* exige une frontière de phrase.

Comparons (a) et (b) ci-dessous :

- (a) *Bach est son compositeur préféré, mais il n'oublie pas ses contemporains.*
- (b) *Bach est son compositeur préféré; pour autant, il n'oublie pas ses contemporains.*

On constate aisément que la substitution de *pour autant* à *mais* conserve non seulement le sens des deux énoncés qu'ils relient, mais surtout qu'elle n'affecte pas le réseau de relations argumentatives représenté par le triangle concessif. La différence de statut syntaxique entre *mais*, conjonction, et *pour autant*, adverbe, manifeste les rôles différents qu'ils jouent dans la construction de ce qui a été appelé « ensemble concessif ». Dans le cas général, *mais* relie deux énoncés et donne ainsi son *unité* au mouvement argumentatif concessif. Dans *A mais B*, *A* apparaît très vite comme étant le contre-argument que l'on va immédiatement rejeter. On peut paraphraser ainsi :

J'asserte A, mais je vais poursuivre pour nier la valeur argumentative d'implication que tu pourrais lui attribuer.

Cette intention discursive reste implicite, étant simplement *indiquée* par *mais*.

Il en va autrement avec *pour autant*. Il n'est pas un coordonnant, de sorte que, même dans les cas où il est en tête du second énoncé, il ne peut le lier syntaxiquement au premier. En l'absence de *mais*, il est donc toujours précédé d'une *frontière* de phrase (point ou point-virgule), ce qui est exceptionnel dans le cas de *mais*. On se trouve ainsi en présence de *deux énoncés*, sémantiquement liés, mais syntaxiquement séparés : il y a une *pause* après la première assertion, qui pourrait ne pas être contestée par l'énoncé suivant. Celui-ci donne alors l'impression d'un second mouvement de pensée, précisément d'un *retour* sur le premier énoncé et ses conclusions argumentatives possibles, que l'on veut nier. La pause

marque le moment où est conçue une opération sémantique plus complexe que celle qui a lieu avec *mais* : un commentaire critique de la déduction argumentative que l'interlocuteur pourrait opérer à partir du premier énoncé.

• **2^e propriété : rôle anaphorique de *pour autant***

Pour autant est fondamentalement un marqueur complexe, contrairement à *pourtant*, qui n'appelle qu'une seule analyse ; *pour* et *autant*, associés ici, ne sont pas désémantisés et conservent l'essentiel de leur sens habituel.

Pour marquer la relation entre les deux énoncés successifs, mais séparés par une frontière syntaxique, l'énonciateur doit manifester la relation privilégiée du second énoncé au premier, sur lequel il porte, ce qui permet la construction d'un mouvement argumentatif qui a une unité en dépit de la frontière de phrase.

Si, malgré ses particularités, on classe *pour autant* parmi les connecteurs argumentatifs, on se doit d'expliquer la fonction de *autant*, plus précisément le rôle anaphorique qu'il joue, qui n'est pas apparemment une exigence des structures concessives et que ne possèdent généralement pas les connecteurs concessifs (*néanmoins, toutefois, pourtant, bien que*, etc.).

Autant est fondamentalement un marqueur comparatif ; il est l'un des quatre marqueurs qui figurent dans les principales des structures comparatives : *plus* et *moins* pour la relation d'inégalité, *autant* et *aussi peu* pour la relation d'égalité (cf. Rivara, 1990, p. 18). *Autant* s'analyse en « *Egalité* » + « *grandeur* », de même que *aussi peu* s'analyse, visiblement, en « *Egalité* » + « *petitesse* ». Dans les énoncés de la comparaison quantitative, ces quatre marqueurs sont normalement *corrélés* à une subordonnée qui fournit le comparant, repère par rapport auquel s'établit la comparaison (*Il a donné autant qu'il avait promis*). Quand ces marqueurs ne sont pas corrélés, le repère reste implicite, parce qu'il peut être restitué par le contexte, ou la situation (*Il s'est beaucoup dévoué, mais d'autres en ont fait autant*).

Lorsqu'il n'est pas corrélé, *autant* peut être affecté par un déplacement de sens qui le fait passer du quantitatif au qualitatif, de « la même quantité » à « la même nature » (phénomène limité à des référents *faiblement spécifiés*, essentiellement « ce qui a été dit », « ce qui a été fait ». On peut trouver ainsi : Il traite la chasse de sport violent, et j'en fais *autant*). Cet emploi anaphorique de *autant* est clairement le même que dans *pour autant*. Pour une raison qui reste à déterminer, l'opération de

concession par *pour autant* nécessite que le second énoncé désigne le premier, dont il est syntaxiquement séparé.

- **3^e propriété : la nature et la marque du lien argumentatif entre les deux énoncés.**

Dans les ensembles concessifs, la nature du lien argumentatif entre les deux énoncés est régulièrement signalée par un connecteur de type *oppositif* (*mais, néanmoins, quand même, toutefois*, etc.).

Or, dans les concessives en *pour autant*, ce lien est assuré par *pour*, qui porte sur « autant », représentant du premier énoncé. Dans ses nombreux emplois, *pour* peut se voir attribuer des sens apparentés, mais assez divers selon les contextes ; le terme qui les représente le mieux est sans doute celui de « causalité » (*travailler pour l'argent, condamner pour meurtre, voyager pour le plaisir*, etc.). Dans un contexte argumentatif, et grâce au rôle anaphorique de *autant*, « pour autant » se laisse paraphraser par « à cause (en raison) de l'énoncé précédent ».

Il y a ainsi dans *pour autant* une référence explicite au premier énoncé : le second énoncé renferme, avec *autant*, une désignation explicite du premier énoncé et apparaît ainsi comme un commentaire de celui-ci. En vertu du sens de *pour*, le second énoncé pourrait facilement être perçu comme une conclusion argumentative du premier. On aurait donc affaire à un phénomène de *consécution* (implication argumentative), interprétation qui est non seulement contraire à l'intuition, mais que la présence possible de *mais* suffit à rendre inacceptable.

On doit chercher l'explication de ce paradoxe dans les propriétés du second énoncé.

- **4^e propriété : le rôle sémantique du second énoncé.**

Le contenu sémantique du second énoncé d'un ensemble concessif joue nécessairement un rôle fondamental dans le cas des concessives en *pour autant* : c'est à lui que revient la charge d'expliquer comment un marqueur de *consécution* (*pour autant*) peut figurer dans l'énoncé dominant d'un ensemble concessif, qui est en relation d'*opposition* avec le premier énoncé.

Un trait remarquable, et fréquemment observable, du second énoncé est la présence d'une négation syntaxique :

Il a beaucoup travaillé ; (mais) il n'a pas réussi pour autant.

** Il a beaucoup travaillé ; (mais) il a échoué pour autant.*

On ne peut pour autant décrire le dit énoncé comme *nécessairement négatif* au sens strict (et donc chercher un lien entre négation et concession

par *pour autant*). Comme c'est le cas général des éléments à polarité négative, *pour autant* n'est pas seulement compatible avec des contextes syntaxiquement négatifs, mais avec tout un groupe de structures et contextes qu'Anscombe (1983) appelle « globalement négatifs », parmi lesquels il cite :

- **l'interrogation :**

*Je lui ai prêté le mode d'emploi ; l'a-t-il **pour autant** utilisé ?*

- **la subordonnée hypothétique :**

*Je lui ai promis de l'aider, mais s'il faut **pour autant** tout faire à sa place, je ne pourrai pas.*

- **les complétives exprimant doute, refus, réfutation, etc.**

*Il a un emploi intéressant, **mais** je doute qu'il le garde pour autant.*

- **le contexte de *sans* :**

*Il a fait plusieurs candidatures, **sans pour autant** être recruté.*

L'examen de cette liste, très incomplète, suggère que le problème posé ici n'est pas de parcourir exhaustivement l'ensemble des contextes compatibles avec *pour autant* et les autres éléments à polarité négative. Il importe surtout d'y discerner la « *négativité abstraite* » qui leur est commune : poser une question sur la réalité d'un fait, c'est bien, précisément, la « mettre en question », ou en doute ; supposer la réalité d'un fait, c'est éviter d'asserter son existence ; exprimer un doute sur un fait, c'est être sur la voie d'une dénégaration ; signaler la réalité d'un événement X qui a lieu en l'absence d'un événement Y (« sans Y »), c'est nier à la fois la présence et le rôle de Y. Il convient donc d'admettre cette propriété abstraite de « *négativité* », qui appartient à tous les contextes « globalement négatifs », et détermine l'occurrence des éléments à polarité négative, identifiés depuis longtemps, auxquels il suffit, pour l'instant, d'ajouter *pour autant*.

La propriété décisive qui autorise l'emploi de *pour autant* (et des autres éléments à polarité négative) n'exige pas une analyse minutieuse de la négativité abstraite que nous avons postulée. Le fait déterminant est, plus simplement, que *pour autant* est incompatible avec un contexte assertif positif (mais à part un certain nombre d'emplois dérivés anomaux que nous expliquerons).

Le paradoxe évoqué plus haut résidait dans l'emploi d'un connecteur de type causal (au sens argumentatif, donc marqueur d'une *consécution*) dans un ensemble concessif qui, tout au contraire, signifie le *rejet d'une*

consécution. Les concessives en *pour autant* admettent en effet des paraphrases qui éclairent le fonctionnement de l'opération de concession ; l'énoncé suivant :

Il avait travaillé méthodiquement ; (mais) il n'a pas pour autant été reçu.

se laisse paraphraser ainsi :

« Il avait travaillé méthodiquement (tu le penses ou tu l'assertes) ; tu en tires la conséquence qu'il a été reçu, mais cette déduction n'est pas fondée, car en fait il n'a pas été reçu ».

On vérifie aisément qu'une concessive en *pour autant* se conforme au schéma explicatif fourni par le « triangle argumentatif », avec les particularités suivantes :

- a. il y a une frontière de phrase entre A et B. On a en effet :

$$A ; \text{ pour autant } B.$$
- b. le connecteur *pour autant* fait référence au premier énoncé A (grâce à *autant*) et à l'opération de consécution effectuée à partir de A (au moyen de *pour*).
- c. B est non seulement contradictoire de la conclusion r qu'on peut tirer de A, mais il en est une « négation » *explicite* (au sens de négation abstraite).

En vertu des faits que *autant*, anaphorique, fait référence à A, et que *pour*, marqueur de causalité-consécution, fait référence à une opération d'argumentation, l'assertion (négative) B apparaît comme rejetant non pas la conclusion r tirée de A en elle-même mais *en tant que résultat de l'opération de consécution qui tire r de A*. B nie donc en fait la *validité* d'une opération argumentative.

Dans une concession « classique », du type

A	<div style="display: inline-block; vertical-align: middle; text-align: center;"> <div style="border-left: 1px solid black; border-right: 1px solid black; padding: 0 5px;"> <i>mais</i> <i>néanmoins</i> </div> </div>	B
---	--	---

c'est le contenu sémantique de B (positif ou négatif) qui disqualifie le contenu de A comme source argumentative de non-B. Dans une concession en *pour autant*, on a un schéma *A ; pour autant non B*, B étant une conclusion d'une consécution impossible dont A serait la source.

On définira donc la concession en *pour autant* comme la *réfutation* d'une opération de consécution, ou une consécution interdite. La négativité abstraite du second énoncé est la manifestation de cette interdiction.

4. *Pour autant* en contexte positif

Le mécanisme argumentatif des concessions en *pour autant* repose sur deux propriétés fondamentales et solidaires : la présence de *pour*, marqueur de consécution, et le caractère négatif de son contexte. La négativité abstraite du second énoncé peut seule expliquer qu'un acte de concession s'effectue au moyen d'un marqueur de consécution, et non d'opposition.

Il n'y a pas de raison de remettre en question cette analyse, mais il reste néanmoins à rendre compte des cas où *pour autant* apparaît dans un énoncé assertif positif. On peut en effet rencontrer des ensembles concessifs du type suivant :

*C'est une part de la culture qui est laissée en friche. **Pour autant**, beaucoup de Français semblent insensibles à ce phénomène.*

*La chaussée était encombrée par des travaux. **Pour autant**, ils ont traversé.*

Un linguiste qui écrirait une grammaire pragmatique de la concession aurait de bonnes raisons de déclarer simplement agrammaticaux les énoncés ainsi formés.

Toutefois, un théoricien qui observe une anomalie relativement fréquente se doit d'en chercher une explication. La question est alors de déterminer pourquoi, dans les cas dont il s'agit, la négativité abstraite n'est plus perçue comme indispensable par certains locuteurs et comment, alors, est interprété le *pour* (*autant*) privé de la négativité contextuelle sans laquelle il perd son rôle dans le complexe concessif.

On a des raisons de considérer que *pour autant* est alors simplement perçu comme un équivalent de *pourtant*. On retrouve alors, avec ce connecteur oppositif, le schéma classique d'un ensemble concessif, de la forme *A ; pourtant B*. Aucun élément à polarité négative, phénomène d'ailleurs peu fréquent, n'est plus nécessaire, et un principe général de recherche de la simplicité pourrait alors être invoqué pour expliquer la préférence d'un connecteur analogue aux autres connecteurs concessifs, oppositifs, et plus simple à percevoir et interpréter. A ceci s'ajoute sans doute la ressemblance morphologique entre *pour autant* et *pourtant*. Autre facteur explicatif, la valeur causale-consécutive de *pour* - dont on doit penser qu'elle est quelque peu désémantisée dans *pour autant*, expression complexe mais figée (*pour autant* n'est pas en opposition avec *pour si peu*), - cesse alors d'être perçue (*Autant*, nous l'avons dit, n'est plus quantitatif dans *pour autant*, ce qui n'est pas le cas de *si peu* dans *pour si peu*).

On peut aussi voir dans ce nouveau fait – qui reste actuellement à nos yeux une anomalie – l'esquisse d'une nouvelle évolution de la langue,

après celle qui a déterminé la fréquence remarquable (et assez récente, semble-t-il) du connecteur *pour autant*.

Références

- Anscombre, J.-C. (1983), « *Pour autant, pourtant* : à petites causes, grands effets », *Cahiers de linguistique française* n° 5, Université de Genève.
- Anscombre, J.-C. et Ducrot, O (1977), « Deux *mais* en français », *Lingua* 43.
- Authier, J. (1982), *Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive, éléments pour une approche de l'autre dans le discours*, DRL AV 26.
- Bakhtine, M. (1977), *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Minuit.
- Grévisse, M. (1961), *Le bon usage*. Duculot, S.A. et Gembloux, Hatier.
- Lakoff, R. (« *IF's, AND's and BUT's* about conjunction », *Studies in Linguistic Semantics*, Ch. Fillmore and J. Langendoen eds, Holt, Rinehart & Winston, New York.
- Moeschler, J. et Nina de Splengler (1982), « La concession ou la réfutation interdite », *Cahiers de linguistique française* n° 4, Université de Genève.
- Rivara, R. (1981), « Mais, le *but* anglais et les subordonnées de concession », *SIGMA*, n° 6, Université de Provence (repris dans Rivara, 2004).
- Rivara, R. (1990), *Le système de la comparaison*, Minuit.
- Rivara, R. (2000), *La langue du récit, introduction à la narratologie énonciative*, L'Harmattan.
- Rivara, R. (2004), *Pragmatique et énonciation*, Université de Provence.